

L'origine, la date de rédaction et la diffusion de l'archétype de la Table de Peutinger

Monsieur Pascal Arnaud

Citer ce document / Cite this document :

Arnaud Pascal. L'origine, la date de rédaction et la diffusion de l'archétype de la Table de Peutinger. In: Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires de France, 1988, 1990. pp. 302-321;

doi : <https://doi.org/10.3406/bsnaf.1990.9424>

https://www.persee.fr/doc/bsnaf_0081-1181_1990_num_1988_1_9424

Fichier pdf généré le 08/09/2020

vant. Lorsque l'on examine les témoignages de la sculpture bourguignonne qui subsistent pour la période 1360-1480, on trouve, bien évidemment, beaucoup de figurations du Baptiste. Il n'est pas certain qu'il en soit de même dans des proportions significatives de sainte Catherine dont on peut se demander si elle n'est pas surpassée par un plus grand nombre de statues ou de figurations de saint Antoine (Moutier-Vieillard, Charny, Manlay, Lamargelle, Turcey, Dijon), de saint André (Parrigny-les-Dijon), saint Pierre (Rémilly-en-Montagne), saint Michel (Baume-les-Messieurs, Sully), saint Hubert (Brémur et Vaurois, Poligny), saint Denis (Dijon), saint Laurent (Fleurey, Peintre), saint Jacques (Lamargelle).

Il n'en reste pas moins qu'à Champmol le parti de faire présenter Philippe le Hardi et la duchesse par saint Jean-Baptiste et sainte Catherine — qui n'avait pas été envisagé dans le projet initial comme l'a fort bien montré A. Erlande-Brandenburg — a été décidé en 1389 par le duc. Le choix des deux saints, qui ne sont pas les patrons des donateurs, n'est pas fortuit et doit donc répondre à une intention précise du duc de Bourgogne. La représentation conjointe de saint Jean-Baptiste et de sainte Catherine, comme l'a montré M. de Mérindol, se retrouve dans d'autres œuvres commandées par le duc mais il faut insister sur celles où la place de saint Jean-Baptiste et sainte Catherine est prédominante comme dans le retable de Jacques Bars (Baerze), sculpté également à partir de 1390 (mais où apparaît aussi saint Antoine). L'explication donnée par M. de Mérindol pour saint Jean-Baptiste est convaincante. Ce qui est avancé pour la figuration de sainte Catherine emporte moins facilement l'adhésion, mais cette double proposition devra être acceptée, tant qu'une autre mieux étayée n'aura pas été démontrée. L'exposé de M. de Mérindol pose, en outre, selon l'intervenant, un problème important, celui de la figuration sur les œuvres sculptées ou peintes de la fin du Moyen Age de donateurs représentés par des saints qui ne sont pas ceux dont ils portent les prénoms, ce qui est très fréquent. Une étude systématique et une réflexion sur ce point s'inspirant de la recherche de M. de Mérindol seraient donc utiles.

M. de MÉRINDOL répond que dans son travail en cours il étudie le choix des prénoms, des noms de navires, le culte des saints d'anniversaires, notamment chez les princes.

Dom Jacques DUBOIS, m. r., indique que les chartreux, se détachant de l'*ordo monasticus* bénédictin, ont privilégié les cultes de saint Jean-Baptiste et de sainte Catherine, liés à la spiritualité du désert et modèles pour les reclus et les contemplatifs.

M. de MÉRINDOL ajoute que le renouveau du sanctuaire de Sainte-Catherine de Fierbois et la création du sceau du prieur du couvent de Sainte-Catherine du Val-des-Écoliers datent des environs du dernier quart du XIV^e siècle.

M. Pascal ARNAUD, a. c. n., présente ensuite une communication sur : *L'origine, la date de rédaction et la diffusion de l'archétype de la Table de Peutinger.*

Quoique de la carte connue sous le nom de Table de Peutinger, copie médiévale d'une carte romaine découverte au début de XVI^e siècle par l'érudit K. Celtes, qui la légua à K. Peutinger, se dégage une trompeuse impression de familiarité, les détails de l'histoire de ce document unique et irremplaçable demeurent aujourd'hui l'objet de nombreuses

controverses dont les moyens d'analyse mis en œuvre jusqu'à ce jour n'ont guère permis de sortir. Le flou le plus total entoure, par exemple, des points aussi essentiels que la date de rédaction de ce que nous désignerons comme l'archétype du document, la personnalité de son ou de ses auteurs et sa place dans la cartographie ancienne. Deux grandes tendances, qui ne dédaignent pas d'interférer à l'occasion, se partagent depuis un siècle l'interprétation détaillée de cette carte que l'on serait en droit d'en attendre.

D'un côté, depuis Mannert et Philippi, relayés par Kubitschek et Desjardins, et plus récemment par Weber¹, il est habituel d'affirmer que notre carte, tout comme l'*Itinéraire d'Antonin*, dérive de la carte d'Agrippa; les arguments avancés en faveur de cette thèse restent néanmoins assez maigres; sans nous engager ici dans l'analyse des problèmes complexes inhérents à la carte d'Agrippa, rappelons rapidement quelques points discutés de la démonstration: les dates données par Kubitschek pour les colonies d'Afrique de la Table de Peutinger² sont aujourd'hui partiellement périmées et nous invitent à opter pour une date plus tardive; d'autre part, si dans quelques secteurs très limités de la carte une origine augustéenne reste probable, la plupart des zones représentées dénotent, comme nous le verrons, une origine nettement plus récente; enfin, emprunter, comme beaucoup s'en satisfont, à la nomenclature de la carte les toponymes des cités détruites par l'éruption du Vésuve en 79 ou la division augustéenne de l'Italie en régions nous semble constituer un exercice bien périlleux pour autant que l'on se borne à ces constatations sans faire intervenir le reste de la nomenclature, qui inclut par ailleurs une bonne part d'informations empruntées à la géographie politique mise en place par les réformes de Dioclétien³.

En dernière analyse, la conviction des tenants de cette interprétation, récemment illustrée par les conclusions d'E. Weber, se fonde en bonne part sur la conviction préalable, non démontrée, que toute la cartographie romaine dérive d'Agrippa, et sur un texte qui attribue à Théodose la réfection d'une ancienne mappemonde; il se trouve en effet simultanément que l'on a de longue date émis l'hypothèse, largement fondée, nous le verrons, que notre carte a été revue au Bas-Empire, et que l'épigramme des cartographes de Théodose nous a précisément été trans-

1. K. Mannert, *Tabula Itineraria Peutingeriana*, Leipzig, 1824, p. 9; F. Philippi, *De Tabula Peutingeriana; accedunt fragmenta Agrippæ Geographica*, Diss. Bonn, 1876; E. Desjardins, *Géographie historique et administrative de la Gaule romaine*, t. IV, Paris, 1893, p. 79 sq.; W. Kubitschek, *Eine Römische Strassenkarte*, dans *Jhft Öst. Arch. Inst.*, 5 (1902), p. 20-96; Id., *s. v. Karten (Peutinger)*, dans *R. E.*, X, 1919, c. 2100 sq.; Id., *s. v. Itinerarien*, dans *R. E.*, IX, 1914, c. 2336; J.-R. Wartena, *Inleiding op een uitgave der Tabula Peutingeriana*, Amsterdam, 1927, p. 73 sq.; E. Weber, *Tabula Peutingeriana, Codex Vindobonensis 324*, Graz, 1976, p. 22 sq.; en dernier lieu, L. Bosio, *La Tabula Peutingeriana*, Rimini, 1983, p. 158 sq.

3. K. Miller, *Itineraria Romana*, Stuttgart, 1916, p. xvii sq.

mise à la fin d'un opuscule tardif largement inspiré de l'œuvre géographique d'Agrippa, qui semble s'ouvrir sur l'affirmation que les données qui y figurent ont été empruntées à une carte réalisée par Auguste⁴. Ces données extrinsèques sont toutefois à manier avec prudence, car non seulement les données susceptibles d'être rapportées à Agrippa infirment l'existence d'un lien structurel entre les données itinéraires de notre carte et l'œuvre géographique d'Agrippa⁵, mais encore, on aimerait avoir la preuve matérielle de l'existence de liens réels et organiques entre la carte d'Auguste, la *Divisio* et l'épigramme des cartographes de Théodose, et la certitude que leur regroupement n'est pas le produit de l'historiographie tardo-antique ; ces supputations ne sauraient donc se suffire à elles-mêmes et doivent être nécessairement confirmées par l'analyse minutieuse du contenu de la carte.

D'un autre côté, plusieurs savants, et non des moindres, dont K. Miller, auteur de l'analyse la plus exhaustive effectuée à ce jour, ont soutenu que la carte qui nous est parvenue était une œuvre assez tardive réalisée d'un seul jet. On doit en particulier au savant allemand l'identification — longtemps admise, mais aujourd'hui écartée — du cartographe avec un certain Castorius qui constitue la source principale du cosmographe anonyme de Ravenne qui rédigea, sans doute au VIII^e siècle de notre ère, plutôt qu'au VII^e siècle, une description du monde qui présente des analogies frappantes avec la nomenclature de la Table de Peutinger. Pour lui, il s'agissait d'une réalisation datable de 365. Mais là encore, les objections ne manquent pas qui ont conduit d'autres érudits à avancer des dates plus anciennes, qui ne remontent guère au-delà du milieu du III^e siècle⁶.

Dans cette situation, nous avons cru bon de soumettre à l'analyse l'ensemble du contenu toponymique et iconographique de notre docu-

4. La *Divisio Orbis terrarum*, cf. Riese, *Geographi Latini Minores*, Heilbronn, 1878, p. 15 sq. ; J.-J. Tierney, *Dicuili liber de mensura orbis (Scriptores Latini Hiberniæ, VI)*, Dublin, 1967. Les deux mentions qui nous intéressent sont, au chapitre 1 : *orbis quem diuus Augustus primus omnium per chorographiam ostendit* et dans l'épigramme finale (= *Anth. Lat.*, Riese, 724), l'affirmation des cartographes de Théodose, qui écrivent : *Mensibus exiguis, ueterum monumenta secuti, / in melius reparamus opus culpamque priorem / tollimus...*

5. Desjardins, *loc. cit.*, y était déjà sensible, qui pensait que seule la nomenclature générale — et non les itinéraires — remontaient à Agrippa ; ce qui est difficilement compatible avec le caractère chronologiquement fort composite de cette nomenclature, dont de nombreux éléments se rattachent directement aux réformes de Dioclétien.

6. C. Vollgraff, *Il limes romano nei Paesi Bassi*, Rome, 1938, p. 16 sq., optait pour les années 258-259 ; E. Manni, *L'impero di Gallieno*, Rome, 1949, p. 30, penchait pour sa part pour 260 ; C. Daicoviciu, dans *Revue de Transylvanie*, 4 (1940), p. 54 sq., fixait la première rédaction entre 251 et 271. Enfin, l'interprétation la plus complexe est celle de L. Bagrow et R.-A. Skelton, *Meister der Kartographie*, Berlin, 1964, p. 45 sq., pour qui la première carte aurait été réalisée vers 250 de notre ère à partir d'un texte du I^{er} siècle, puis corrigée et étendue vers 350 ; elle aurait obtenu son visage définitif au V^e ou au VI^e siècle, en dépit de quelques ajouts des VIII^e-IX^e siècles. Quant à A.-L. et M. Levi, ils fixaient la première rédaction de l'archétype à l'époque de Septime-Sévère (*Itineraria Picta*, Rome, 1967, p. 172 sq.).

ment de façon à tenter de mettre en évidence les diverses strates qui le constituent et, dans la mesure du possible, de les dater ; enfin, il nous a semblé nécessaire de mettre l'accent sur les utilisations avérées de l'archétype de cette carte pour tenter de cerner à quelle date il a commencé à connaître une diffusion conséquente. La combinaison des résultats de ces analyses, nous a permis d'élaborer quelques hypothèses relatives aux circonstances de la rédaction et de la diffusion d'une pièce aussi essentielle à notre connaissance du monde romain. Ce sont ces résultats que nous voudrions soumettre ici aussi brièvement et synthétiquement que possible, réservant à d'autres circonstances un exposé plus détaillé de leurs étapes, qui n'eût trouvé sa place ni dans une communication, ni dans un article.

Avant de tenter d'inventorier les indices de chronologie absolue présents dans la carte, il est nécessaire de s'interroger sur le nombre probable des phases de sa rédaction et de son élaboration. A cet égard, nous ne ferons pas preuve d'originalité en affirmant qu'au moins deux étapes antérieures au Moyen Age sont visibles dans la copie médiévale parvenue jusqu'à nous. Autant en effet la grande vignette allégorique qui caractérise Rome apparaît comme un élément organisateur du tracé des voies qui rayonnent autour du cercle qui la limite, autant les vignettes, typologiquement voisines, qui désignent Constantinople et Antioche ont à l'évidence perturbé un réseau routier auquel elles sont venues se superposer, faisant disparaître des toponymes ou mettant côte à côte des toponymes antérieurs à la fondation de la ville, et ultérieurement transformés en régions, comme *Sycae*, et les régions de la ville de Constantinople. Il ne fait ainsi guère de doute que la vignette de Rome appartient à l'état d'origine de la carte, tandis que les deux autres en constituent des ajouts.

On a d'autre part remarqué d'assez longue date qu'un petit nombre de vignettes originales, qui représentent les villes sous la forme d'enceintes polygonales pourvues de tours angulaires, apparaissent surtout en Orient et dénotent un intérêt pour cette région qui tranche avec la connaissance apparente de l'Italie ; ces vignettes et la représentation très documentée d'Antioche ont ainsi fait dire à certains que la rédaction de la carte était le fait d'un oriental qui aurait ajouté ces vignettes au document précédent⁷ ; le caractère assez tardif de ces représentations, largement diffusée à partir du milieu du IV^e siècle, a invité les tenants de la piste agrippéenne à y voir la trace de la réfection théodosienne. Il ne fait en tout cas aucun doute qu'il a existé plusieurs phases de rédaction.

A travers l'exemple de ces vignettes, les savants ont été sensibles à un trait tout à fait caractéristique de la cartographie ancienne et médiévale : les cartographes avaient en effet tendance à mettre particulière-

7. A.-L. et M. Levi, *Itineraria Picta*, Rome, 1967, p. 147 sq.

ment en relief, dans un monde dont ils avaient le plus souvent une connaissance surtout livresque, les régions qui leur étaient d'expérience les plus familières.

On voit dès lors tout le parti que l'on peut tirer de cette particularité si l'on soumet à l'examen l'ensemble des vignettes de notre carte. Si nous laissons de côté les nombreuses vignettes « à deux tours », dont le sens reste trop vague pour dénoter une quelconque connaissance⁸, et, provisoirement, les grandes vignettes allégoriques que nous avons déjà mentionnées, on rencontre deux classes principales de représentations : les temples et les établissements thermaux et leurs dérivés iconographiques, *fira* et *horrea*, auxquels il convient d'ajouter quelques rares représentations originales qui se limitent aux ports d'Ostie et de *Fossa Martiana*, à la *Crypta Neapolitana* et à deux phares, l'un à Pharos, l'autre sur le Bosphore. Le plus souvent ces dessins n'étaient que des gloses iconographiques — parfois erronées — de la forme du toponyme : certaines vignettes thermales, même en Italie, ont été appelées par un simple toponyme en *Aquæ*, sans qu'il ait jamais existé de complexe thermal en ce lieu⁹. Dans plusieurs cas, pourtant, rien, dans la forme du toponyme n'appelle la présence de ces vignettes qui apparaissent alors conformes aux réalités topographiques. Or, si on les cartographie, à part quelques cas isolés probablement issus d'erreurs de copistes¹⁰, on voit nettement se détacher quatre secteurs géographiques très limités où viennent se concentrer les particularités. Ce sont :

— la Campanie, avec une insistance particulière sur les centres de villégiature, et les environs immédiats de Rome, principalement des toponymes situés le long de la via Appia, sur la route reliant la capitale à la région de Capoue¹¹ (fig. 1);

8. Il est à cet égard très symptomatique que le cartographe ait continué à les utiliser hors des limites de l'Empire romain, alors que toutes les autres vignettes vont se raréfiant au fur et à mesure que l'on quitte la moitié occidentale de l'Empire, jusqu'à disparaître totalement une fois franchi le *limes*.

9. Cf. F. Castagnoli, s. v. *Peutingeriana (Tabula)*, dans *Enciclopedia dell'arte antica*, p. 105 sq.

10. Par exemple un temple à *Saldas colonia* en Afrique (seg. I.4). Il était en effet très facile de passer de vignettes standards « à deux tours » à des images de temple. Il suffisait pour cela de réunir le sommet de deux toits par un trait ; la vignette de Cabillione (Châlons-sur-Saône) montre avec quelle facilité le copiste, qui avait d'abord dessiné une vignette à deux tours, encore visible, l'a transformé en temple. L'état de dégradation de l'original, en particulier dans le premier segment, où sont pris ces deux exemples, devait être assez considérable. Même en dehors de ce secteur, l'original était assez endommagé pour ne plus permettre la lecture de nombreuses vignettes, qui ont souvent acquis un aspect pour le moins original.

11. Encore ne prenons-nous pas en compte les vignettes de *Tres Tabernae* et [*Foro Appii*] entre Rome et Terracina, ni de *Ad Diana*, *Iouis Tifatinus* et *Templum Minerve*, en Campanie, qui ont pu être appelées par leur forme toponymique, mais qui contribuent à donner à cette région un relief particulier dans la carte et ne s'intègrent pas toutes précisément dans un itinéraire.



FIG. 1. — CARTE DES VIGNETTES REMARQUABLES DE LA TABLE DE PEUTINGER (LATIUM ET CAMPANIE)

- 1) Vacanas, 2) Portus Augusti, 3) Roma,
- 4) Bovillae, 5) Sublanubio, 6) Ad nonum,
- 7) Syllas, 8) [Baiae], 9) In Vinas, 10) Crypta,
- 11) Oplontis, 12) Ad Teglano, 13) Nuceria.



FIG. 3. — CARTE DES VIGNETTES REMARQUABLES DE LA TABLE DE PEUTINGER (THRACE ET HELLESPONT).

- 1) Tessalonice, 2) fons. co, 3) Se[stos],
- 4) Constantinopolis, 5) Sycas, 6) (*Phare à l'entrée du Bosphore*),
- 7) Chrisoppolis, 8) Livissa, 9) Nicomedia, 10) Eribulo, 11) Nicea.



FIG. 2. — CARTE DES VIGNETTES REMARQUABLES DE LA TABLE DE PEUTINGER (ILLYRICUM)

- 1) Ivavo, 2) Servitio, 3) Quaeri, 4) Stanecli,
- 5) Ionaria, 6) Siclis, 7) Salona, 8) Epetio,
- 9) Inaronia, 10) Biston.



FIG. 4. — CARTE DES VIGNETTES REMARQUABLES DE LA TABLE DE PEUTINGER (GAULE ET RÉGIONS ALPINES)

- 1) (*Sources de la Meuse*), 2) Cabillione,
- 3) Aventicum. Heletiorum, 4) Augusta Ruracum.

— la Dalmatie et tout particulièrement les environs de Salone et la route de Salone à Sirmium ¹² (fig. 2);

— les deux rives de l'Hellespont (fig. 3), où l'on note également deux vignettes hexagonales;

— à un moindre degré, et probablement au moins en partie du fait d'erreurs de copiste, la Gaule septentrionale et les Alpes, avec quatre vignettes seulement ¹³ (fig. 4).

Il est tout à fait frappant que jamais, sauf dans le cas d'interprétation difficile de la Gaule et des Alpes, ces particularités ne nous permettent de retracer un itinéraire; au contraire, elles forment comme des grappes autour d'un centre; ce phénomène est particulièrement net pour la Dalmatie et l'Hellespont, mais apparaît avec une égale clarté pour la Campanie et pour Rome. Il est donc probable que ces éléments d'originalité, qui illustrent la connaissance particulière qu'avait des lieux le cartographe, ne sont pas le fruit des pérégrinations d'un seul homme, mais la marque de l'origine de plusieurs personnes.

L'Hellespont, aux abords de Constantinople, dans un secteur où les vignettes typologiquement les plus récentes sont particulièrement nombreuses, et qui a visiblement été l'objet de transformations après 330, a probablement été la région d'origine du second cartographe. La connaissance de l'Italie semble devoir être attribuée pour sa part à son aîné : la division politique de l'Italie est en effet antérieure aux réformes de Dioclétien; quant au port de Rome, on peut y reconnaître sans difficulté le port de Trajan, avec ses deux bassins séparés par un quai surmonté d'un phare plus petit que celui qui signalait l'entrée de l'avant-port, également représenté sur la vignette; cette datation reste conforme à la présence de *Centumcellæ*, œuvre du même empereur, sur la carte. Mais la connaissance qu'avait de l'Italie cet auteur reste très incertaine, voire manifestement erronée ¹⁴, et très limitée aux villégiatures campa-

12. Peut-être conviendrait-il de rattacher à cette série l'île de Corfou, qui porte un temple. Mais il est possible que la présence de ce seul temple sur une île anonyme n'ait eu d'autre fonction que d'indiquer le caractère habité et civilisé de l'île.

13. Les quatre vignettes représentent des temples; or, le seul toponyme où soit attesté un sanctuaire de quelque renom est Avenches. Qui plus est, ces quatre toponymes ne se situent pas vraiment sur un itinéraire cohérent, non plus qu'ils ne sont réellement groupés en grappe. Si l'on sait que le passage d'une vignette à deux tours à une vignette à temple était très facile (cf. *supra*, n. 10), et se trouve avéré pour *Cabillione*, l'une des quatre vignettes qui nous intéressent, il est probable qu'il faille voir là soit la marque de mutilations de l'original sur lequel s'est fondée notre copie, soit l'effet d'un propos délibéré du copiste médiéval, désireux de mettre en évidence un secteur géographique proche du Rhin où nous verrons que la copie a sans doute été réalisée, et où elle fut découverte par K. Celtes.

14. On peut opposer sans hésiter d'un côté la connaissance très précise qu'a notre homme de l'hydrographie de la Campanie, où il donne le nom d'affluents du Vulturne sans que celui-ci lui soit fourni par la trame littéraire, et d'autre part le caractère erroné ou puéril de vignettes de localités telles qu'*Aquæ Statiliae* ou *Fano Furtune*, pour *Fanum*, signalé par Castagnoli, *loc. cit.*, qui ne donne pas une très haute idée de la connaissance qu'avait notre homme du reste de l'Italie.

niennes; aussi est-il tentant de penser qu'elle était le fait de la même personne que celle qui était très familière de la Dalmatie pour en être originaire.

Il semble donc permis de penser que le premier état de l'archétype a été rédigé entre la mort de Trajan et les réformes de Dioclétien par un Dalmate vivant à Rome dans les sphères sans doute proches du pouvoir et peut-être propriétaire de terres et de villégiatures en Campanie, à moins qu'il n'y fût l'hôte de quelque aristocrate romain. Le second état, en revanche, est sans doute l'œuvre d'un habitant de Constantinople également proche du pouvoir, qui dut visiter Antioche, probablement pour y avoir suivi l'empereur. Les deux vignettes de Constantinople et d'Antioche nous permettent de fixer deux bornes chronologiques à cette rédaction : la dédicace de Constantinople, en 330, à laquelle est nécessairement postérieure la colonne de Porphyre soutenant la statue de Constantin qui figure sur la vignette de Constantinople¹⁵, et 362, date à laquelle le sanctuaire de Daphnè, représenté à Antioche, n'était plus que ruines, à la suite de l'incendie qui l'avait détruit le 22 octobre¹⁶.

Nous pouvons tenter d'affiner cette datation, mais la tâche est malaisée. La nomenclature des itinéraires ne nous y aide que partiellement; en effet, si l'on peut bien distinguer sans difficulté une strate augustéenne ou du début de l'ère julio-claudienne, une strate clairement en relation avec les voyages d'Hadrien¹⁷ et une strate sévérienne, sans doute moins nette que la précédente¹⁸, ces divers niveaux semblent dater non pas les sources propres à plusieurs états successifs du document, mais plutôt les sources utilisées par le cartographe pour chacune des régions concernées. On ne peut en effet qu'être frappé par l'absence

15. Et non pas un phare, comme l'ont pensé les Levi, *Itineraria Picta*, Rome, 1967, p. 153. L'identification avec la colonne de Porphyre a en revanche été proposée par K. Miller, *Itineraria Romana*, Stuttgart, 1916, p. XXII; R. Hotz, *Beiträge zur Erklärung und Geschichte der Peutingersche Tafel*, dans *Mitt. Inst. österr. Geschichtsforsch.*, 7 (1886), p. 215; J.-R. Wartena, *Inleiding op een uitgave der Tabula Peutingeriana*, Amsterdam, 1927, p. 19.

16. *Amm. Marc.*, XXII.13.1; cf. G. Downey, *Ancient Antioch*, Princeton, 1963, p. 169.

17. Si les toponymes flaviens et claudiens sont rares, les allusions à Hadrien sont nombreuses : en Bithynie, le toponyme *Antoniopolis* (VIII.4) doit probablement être identifié avec *Antinooupolis*, probablement un temps porté, de façon fort éphémère, par *Claudiopolis*, ville natale d'Antinoüs; cf. Hirschfeld, *s. v. Antoniopolis*, dans *R. E.*, I, 2 (1894), c. 2441, l. 59 sq. Tout aussi éphémère fut le toponyme *Hadrianuteba*, près de Pergame, pour *Hadrianutherai*, fondée à la suite d'une chasse à l'ours de l'empereur; cf. L. Robert, *Villes d'Asie Mineure*, Paris, 1962, p. 200 sq.; 391; 394; 409. En Thrace, on note les toponymes *Marcianopolis*, *Plotinopolis* et *Hadrianopolis* (VII.3-4). En Afrique, les colonies de *Tacape*, *Thelepte*, *Rusicade*, *Mileu*, *Chulchul*, Sétif et Utique sont des fondations de Trajan et d'Hadrien, et l'on remarque les toponymes *Rusibricari Matidie* (I.1), *Paccianis Matidie* (II.1), *AELIÆ* (V.2) et *Hadrianopolis* (VII.4). On note également *Colo(nia) Traiana* sur le Rhin (I.5) et *Foro Adriani* (I.1) sur la Meuse.

18. Le réseau routier de la Syrie est postérieur à 184; en Afrique, les colonies de *Leptis Magna* et *Rusucurru* sont sévériennes; à côté de Sirmium, le toponyme *Bassianis* (V.4) est une colonie épigraphiquement attestée à partir de Caracalla.

totale de cohérence chronologique d'un ensemble qui se caractérise moins comme la mise à jour régulière d'un document donné que comme la compilation de sources régionales établies à des époques variables. Ainsi, le niveau augustéen, sans doute remanié sous Tibère, n'apparaît clairement que dans les régions du Taurus, conformément à ce que nous croyons pouvoir déceler dans les autres itinéraires¹⁹.

Il est donc vraisemblable que ces trois horizons chronologiques constituent non pas trois étapes de l'élaboration de notre carte, mais le fruit de l'utilisation d'un corpus itinéraire constitué de l'amalgame de sources chronologiquement disparates et inégalement mises à jour, qui devait également donner naissance à l'*Itinéraire d'Antonin* et à la Table de Peutinger. Dans ces conditions, l'activité du premier cartographe devrait nécessairement se situer au III^e siècle, entre la mort de Caracalla, date des sources les plus récentes qui y furent utilisées, et la fondation de Constantinople. On rejoint ainsi l'aire chronologique proposée par plusieurs savants²⁰.

Kubitschek avait entrepris pour proposer une datation de se fonder sur la liste des colonies africaines; le statut des villes n'est en effet mentionné — comme dans l'*Itinéraire d'Antonin* — que pour cette seule région aussi est-on en droit de penser que ces mentions, qui n'avaient plus guère de raisons d'être après Constantin, et qui sont très cohérentes entre elles, appartiennent toutes au premier état de la carte; les travaux de J. Gascou nous permettent aujourd'hui de trouver un *terminus post quem* précis dans le statut de colonie attribué par le cartographe à la ville de Thysdrus; on sait en effet aujourd'hui que l'élévation de la cité à ce rang se situe entre 244 et 284²¹. Dès que l'on sort du cadre étroit des séquences itinéraires, stabilisées par leur insertion dans une série, l'utilisation des autres éléments toponymiques apparaît fort délicate dans la mesure où nous ne pouvons déterminer avec précision si l'intervention du cartographe doit être rapportée à la première ou à la seconde phase: K. Miller a bien montré que les noms de régions sont empruntés, sans cohérence aucune, tantôt aux découpages du Haut-Empire, tantôt à ceux de Dioclétien; les barbares mentionnés aux frontières de la Gaule correspondent pour leur part à la situation à la charnière des III^e et IV^e siècles, tout comme le double nom porté par *Gesoriacum-*

19. Les toponymes *Arcilapopoli* (pour *Archelais*? Cf. Hirschfeld, *s. v. Arcilapopolis*, dans *R. E.*, II, 1, cc. 602) et surtout *Metridatis regnum* (IX.5-X.1) renvoient à la période consécutive au règlement de 20 avant notre ère; le second toponyme fait référence à Mithridate III de Commagène, monté sur le trône en 20 à la suite de son père Mithridate II; il ne saurait être postérieur de beaucoup au début de l'ère chrétienne, si l'on sait que le successeur de Mithridate III, Antiochos III, mourut en 6 de notre ère.

20. Cf. *supra*, n. 6.

21. Cf. J. Gascou, *La politique municipale de Rome en Afrique du Nord*, dans *A. N. R. W.*, X, 2, Berlin-New York, 1982, p. 316. Malgré la méfiance affichée par cet auteur à l'égard des itinéraires, force est de reconnaître qu'il n'est en Afrique une colonie de la Table de Peutinger dont on puisse démontrer qu'elle ne l'ait point été.

Bononia, qui n'apparaît guère qu'avec la tétrarchie²². Mais s'agit-il de modifications apportées au IV^e siècle ou d'éléments propres à la première rédaction? Il est difficile de le dire avec certitude.

Un élément extrinsèque peut probablement nous éclairer. Dans un passage où le Géographe anonyme de Ravenne suit très exactement la nomenclature et les séquences de la Table de Peutinger²³, on note un seul intrus : le pseudo-toponyme *Macedonica*, qui provient en réalité de la mention, habituelle dans les itinéraires du *limes* rhéno-danubien, d'une légion, la *Legio V Macedonica*. La mention de cette légion devait initialement être rattachée à Potaissa²⁴ et figurer dans l'archétype utilisé par la source de l'Anonyme; or cette légion n'y fut semble-t-il basée que pendant les années du règne de Victorin²⁵. Si, comme nous le pensons, cette mention provient bien de la carte, nous pourrions alors placer la rédaction de ce document après 270 de notre ère environ, entre l'avènement d'Aurélien et les premières années de la tétrarchie. L'origine dalmate du cartographe s'accorderait du reste assez bien avec l'idée d'un personnage promu dans le sillage de quelque empereur illyrien.

Inscrire le second état dans une fourchette chronologique raisonnable est une tâche un peu plus aisée, et les datations les plus précises ont déjà été proposées. On s'est en général fondé sur les représentations, voisines, de Constantinople, de Rome et d'Antioche pour chercher une période où trois empereurs occupaient chacun l'une de ces capitales²⁶. C'est ainsi que K. Miller avait pu proposer Valentinien, Valens et Procope, et l'année 365; une telle méthode, que Miller ne fut malheureusement pas le seul à utiliser, ne peut pourtant conduire qu'à une aberration, car non seulement au IV^e siècle Rome n'était plus résidence impériale, mais encore la représentation simultanée de capitales d'empereurs concurrents, en donnant corps à l'usurpation et à l'usurpateur et un égal poids aux rivaux, eût à l'évidence condamné sans appel le cartographe à un bien triste destin.

22. La première attestation de *Bononia* se rencontre dans le *Panegyrique de Constantin* de 310 (7.5). En 297, le *Panegyrique de Constance-Chlore* (5.6.1; 14.4) l'appelle encore *Gesoriacum*.

23. IV.7, p. 188 : *Porolissos-Certie-Lagiana-Optatiana-Macedonica-Napoca-Patabissa*, la Table de Peutinger donne pour sa part la séquence suivante ; *Porolissos-Certie-Napoca-Patabissa*.

24. Il faut de toute façon réduire cette liste à un texte disposé sur deux colonnes pour rattacher *Macedonica* à un toponyme plausible ; on obtient ainsi la disposition suivante :

Porolissos	Certie
Lagiana	Optatiana
Macedonica	Napoca
Patabissa	

Il reste donc deux possibilités : rattacher *Macedonica* à *Porolissos*, ce qui conduit à voir dans *Lagiana-Largiana* une déformation de *Legio V*, et à affirmer que la séquence provient d'une liste disposée sur deux colonnes entre 167 et 274, durée du stationnement en Dacie porolisse de la légion concernée, ou associer *Macedonica* à *Patabissa*.

25. Cf. *R. E.*, XII (1925), s. v. *Legio*, c. 1581.

26. K. Miller, *Itineraria Romana*, Stuttgart, 1916, p. XXIC sq. Bonne critique de cette méthode chez L. Bosio, *La Tabula Peutingeriana*, Rimini, 1983, p. 151.

Il semble plus raisonnable de rechercher des périodes durant lesquelles, tandis que Rome et Constantinople demeuraient les capitales d'Empire, l'empereur résidait ou projetait de résider à Antioche, conférant ainsi à la cité un statut proche de celui de la Nouvelle et de la Vieille Rome. Dans la fourchette chronologique que nous laissent d'un côté la fondation de Constantinople, et de l'autre l'incendie du temple de Daphnè, un parallèle éloquent de notre vignette avec la place assignée à Antioche entre 351 et 353 par l'*Expositio totius mundi* nous permet de réduire à un intervalle de dix ans, entre 351 et 362, la période dans laquelle s'insère la date probable de la rédaction du second état de la carte²⁷. A l'intérieur de cette fourchette, plus de précision relève de l'hypothèse. On reste néanmoins frappé par l'importance accordée au sanctuaire d'Apollon à Daphnè; or ce temple, boudé par les habitants d'Antioche, et mis au pillage avec la bénédiction de Constantin, puis de Constance II, qui en firent retirer les colonnes pour en orner églises et palais²⁸, fut la cheville ouvrière de la politique de restauration païenne de Julien, et son incendie la marque de son échec²⁹. On serait donc tenté de voir dans le cartographe, sans doute membre de la suite impériale, un proche de Julien plutôt que de Constance. L'importance accordée par le cartographe aux sanctuaires païens, qui devaient être impitoyablement censurés par les sources postérieures³⁰, pourrait dans tous les cas bien aller en ce sens, à moins qu'il ne faille voir dans le couple des consuls de 355 Lollianus et Arbitio régulièrement cités comme source par l'Anonyme de Ravenne, sans doute par incompréhension de la date consulaire que portait l'une de ses sources, une trace de la date qui aurait figuré sur l'exemplaire de l'archétype qu'a certainement consulté le Ravennate; ce n'est pas impossible, quoique l'on hésite à porter trop loin cet argument quand on sait que ces deux sources ne sont mentionnées par le Ravennate que pour l'Europe³¹. La prudence semble donc conseiller de s'en tenir à la fourchette de dix ans que nous avons cru pouvoir déterminer, quoique nous ne cessions pas d'accorder une faveur intuitive à la piste qui nous conduit à Julien.

Ces datations tardives de la rédaction de l'archétype semblent large-

27. § 23 : *Est ergo Antiochia prima ciuitas regalis et bona in omnibus, ubi et dominus orbis terrarum sedet, ciuitatem splendidam et operibus publicis eminens et multitudinem populorum accipiens, omnis sustinens, habundans omnibus bonis*; § 32 : *Habes ergo Antiochiam quidem in omnibus delectabilibus habundantem, maxime autem circensibus. Omnia autem quare? Quoniam ibi imperator sedet, necesse est omnia propter eum.*

28. Cf. G. Downey, *A History of Antioch*, Princeton, 1961, p. 385.

29. Julian. imp., *Misop.*, 361 sq.

30. Ils ont en effet disparu de la totalité des sources utilisées par l'Anonyme de Ravenne, sauf lorsque leur forme grecque n'a pas été reconnue. L'intérêt du cartographe pour « les édifices sacrés » — païens, il s'entend — a été largement souligné par A.-L. et M. Levi, *op. cit.*, p. 82-85.

31. S. Mazzarino, *Da Lolliano ed Arbitio al mosaico storico di S. Apollinare in classe*, dans *Helikon*, V, 1 (1965), p. 47 sq. (= Id., *Antico, tardoantico ed eta costantiniana*, 19., p. 000.

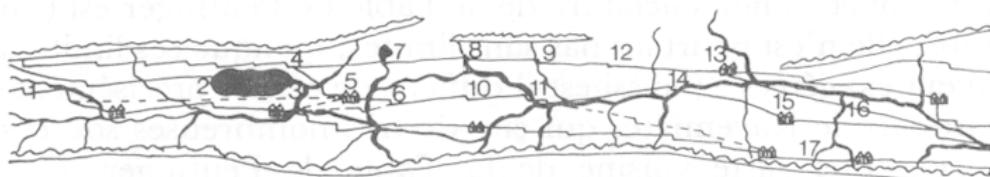


FIG. 5. — RELEVÉ DE LA TABLE DE PEUTINGER
(SEGMENT 3 : PLAINE DU PÔ)

Les chiffres placés ici sur le fond de la carte de Peutinger correspondent à l'ordre d'énonciation des toponymes dans les listes du Géographe de Ravenne (4.30, Schnetz, p. 67 et Pinder, p. 252, 5 et suiv.) : 1) Vercellis (Ravennate) – Vergellis (Peutinger) [...], 17) Foralieni (Ravennate) – Foro Galorum (Peutinger).

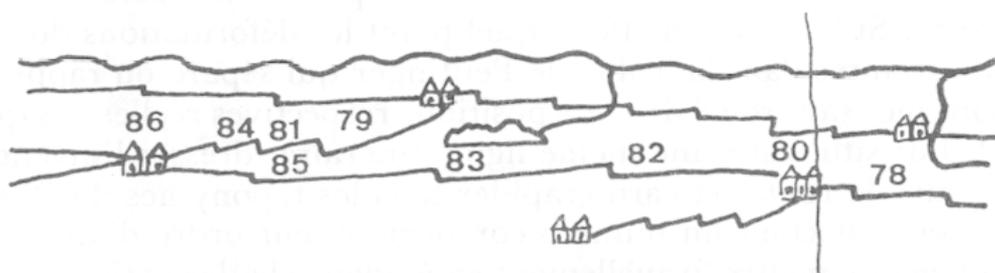


FIG. 6. — RELEVÉ DE LA TABLE DE PEUTINGER
(SEGMENT 6/7 : RÉGION DU MOYEN DANUBE)

Les chiffres placés ici sur le fond de la carte de Peutinger correspondent à l'ordre d'énonciation des toponymes dans les listes du Géographe de Ravenne (4.7, Schnetz, p. 50 et Pinder, p. 191, 8 et suiv.) : 78) Sparthion (Ravennate) – Sarto (Peutinger) [...], 86) Nayson (Ravennate) – Naisso (Peutinger).

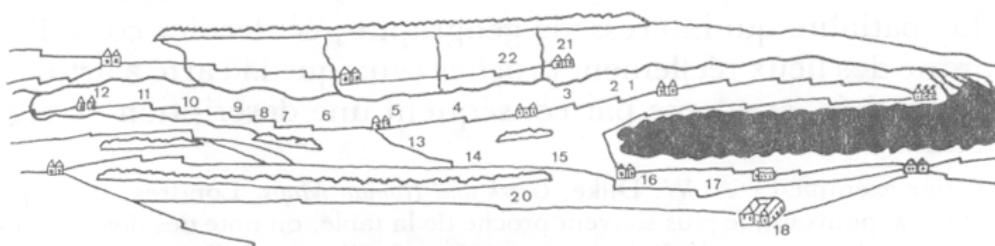


FIG. 7. — RELEVÉ DE LA TABLE DE PEUTINGER
(SEGMENT 7 : RÉGION DANUBIENNE ET PONT-EUXIN)

Les chiffres placés ici sur le fond de la carte de Peutinger correspondent à l'ordre d'énonciation des toponymes dans les listes du Géographe de Ravenne (4.7, Schnetz, p. 49 et Pinder, p. 186, 13 et suiv.) : 1) Bireon (Ravennate) – Bereo (Peutinger) [...], 22) Certie (Ravennate) – Cersie (Peutinger).

ment confirmées par l'idée que nous pouvons nous faire de sa diffusion. Notre source principale en la matière est l'Anonyme de Ravenne. Sa parenté avec la nomenclature de la Table de Peutinger est souvent frappante; elle n'est pourtant pas sans limites, quoique ces limites aient été souvent exagérées³²; aussi est-il difficile de cerner précisément dans quelle mesure le Ravennate, qui cite de très nombreuses sources, est tributaire d'une carte voisine de la Table de Peutinger. Certains travaux récents ouvrent néanmoins la voie à une enquête dans ce domaine; on a pu remarquer³³ en effet que plusieurs séquences de toponymes de la *Cosmographie* de l'Anonyme montrent des ruptures de continuité dans la description linéaire des étapes, et des sauts curieux d'un itinéraire à un autre itinéraire, voisin sur la carte. On en a alors inféré que ces « erreurs » n'étaient possible qu'en l'absence de matérialisation des tracés routiers. Cette conclusion est à la fois certainement excessive³⁴ et très en-deçà de ce qu'il est permis d'espérer de cette découverte. Si l'on sait en effet à quel point les déformations du tracé sont importantes dans la Table de Peutinger qui sépare ou rapproche les toponymes sans souci de leurs positions respectives réelles dès qu'ils ne sont plus situés sur une même ligne itinéraire, dresser l'inventaire de ces sauts de routes et cartographier tous les toponymes du Ravennate en leur affectant un numéro conforme à leur ordre d'apparition nous permet de mettre formellement en évidence la dérivation à partir de la carte, dont ils reproduisent la disposition si particulière, de nombreux passages empruntés par le Ravennate à plusieurs sources différentes.

Un exemple pris en Italie du Nord et fondé sur Castorius (fig. 5), un second en Mésie, qui suppose sur l'archétype un léger allongement de l'une des deux routes³⁵ et dérive pour sa part de Libanios (fig. 6), nous permettent de saisir le mécanisme qui préside à ces sauts de route; la logique de la description n'y tient plus à la linéarité de l'itinéraire, mais à la spatialité qui intéresse le géographe; ce dernier considère en effet comme des lieux réellement proches ceux que la carte a artificiellement rapprochés, et adopte par conséquent une description en zig-zag

32. Cf. par exemple O. A. W. Dilke, *Greek and Roman Maps*, Londres, 1985, p. 113. Chez Castorius, pourtant, le plus souvent proche de la table, on note des divergences sensibles; certaines des sources du Ravennate, comme I.ollianus, utilisé pour l'Égypte, ne présentent du reste pas de points communs avec notre carte.

33. U. Schillinger-Häfele, *Beobachtungen zum Quellenproblem der Kosmographie von Ravenna*, dans *Bonner Jahrb.*, 163 (1963), p. 238 sq.

34. Cf. L. Dillemann, *La carte routière de la Cosmographie de Ravenne*, dans *Bonner Jahrb.*, 177 (1977), p. 166 sq., qui a montré à quel point les utilisateurs de la carte se sont sentis peu liés par la stricte logique de l'itinéraire.

35. Très localisé, cet allongement ne saurait être l'objet de conclusions valables à l'échelle de la carte. L'utilisation de ces menues divergences nous conduit à des résultats contradictoires à l'échelle d'un document qui ne devait présenter initialement que de menues différences de détail avec celui qui nous est parvenu, quoiqu'il fût semble-t-il généralement plus exhaustif.

qui lui permet de décrire en parallèle deux ou plusieurs itinéraires voisins ; dans le cas qui retient notre attention, on voit bien en effet ce passage permanent d'une route à l'autre.

On pourrait ajouter à ces éléments l'usage habituel pour les listes du Ravennate de débiter par une vignette ou au contact d'une vignette de la Table de Peutinger ou celui, lorsque le géographe se sent emporté hors du cadre géographique qu'il s'est fixé, d'interrompre une séquence itinéraire en cours pour en reprendre une autre souvent fort éloignée, mais à partir d'un point situé sur la même ligne méridienne que le dernier point mentionné (fig. 7) ³⁶.

Ainsi, montrer que certaines particularités des séquences toponymiques du Ravennate s'expliquent par référence exclusive à la carte nous permet d'établir, pour de nombreux passages, un lien direct entre ses sources et un archétype de la Table de Peutinger qui, malgré quelques différences, souvent à l'avantage du Ravennate, apparaît bien souvent comme son frère jumeau, du moins s'agissant du tracé.

La plus célèbre de ces sources, et la plus souvent citée par le Ravennate, est un certain Castorius, dont l'identité est difficile à cerner dans la liste abondante des homonymes, mais qui pourrait ne faire qu'un avec un évêque de Rimini ³⁷ des dernières années du VI^e siècle. Il connut son heure de gloire lorsque K. Miller, et J. Schnetz après lui, crurent pouvoir reconnaître en lui l'auteur de l'archétype ³⁸. En réalité, cet auteur chrétien rédigea une description écrite du monde connu qui se fondait largement sur une carte très voisine de l'actuelle Table de Peutinger, et de même extension, quoique plus teintée d'hellénisme, qui lui fournit généralement la trame de sa description, sans qu'il en fût toutefois l'esclave ; en effet, soit que certaines régions eussent été insuffisamment décrites par notre carte, soit que la description lui parût inacceptable, Castorius n'hésita pas à puiser largement dans l'œuvre de Ptolémée et dans la géographie biblique pour les intégrer dans le schéma général de la carte ³⁹.

On note néanmoins qu'en dehors des quelques régions concernées par ces ajouts, et situées pour l'essentiel hors des limites de l'Empire, des sauts de routes apparaissent en nombre pour toutes les régions concernées, que les vignettes de la carte ont structuré le découpage des séquences toponymiques de Castorius, qu'Antioche possédait sans doute la même vignette que sur la Table et que les particularités les plus frap-

36. Cf. Ra., IV.7, n^{os} 20-21.

37. Cf. K. Miller, *Mappæ Mundi*, VI, Stuttgart, 1898, p. 36 sq.

38. K. Miller, *Itineraria Romana*, op. cit., p. xxvi sq. ; J. Schnetz, *Untersuchungen über die Quellen der Kosmographie des anonymen Geographen von Ravenna* (Sitzungsb. Bayer. Akad. der Wissensch., philos.-hist. Abt., 1942, 6), Munich, 1942, p. 85 sq.

39. En Terre sainte, par exemple, la toponymie très laïque de la Table a cédé la place à la toponymie biblique, sauf sur la côte, où la voie d'Antioche à Alexandrie reste conforme à la Table.

pantes de la nomenclature de la carte reparaissent dans les listes de Castorius⁴⁰, jusqu'à l'inversion de l'itinéraire d'Ancyre à Archélaïs, qui apparaît également dans les deux documents⁴¹. Deux particularités suggèrent pour leur part que Castorius, *utraque lingua doctus*, comme le montrent de nombreuses utilisations de Ptolémée, qui ne semble pas avoir jamais été traduit en latin avant la fin du Moyen Age, s'est fondé sur une version de l'archétype légendée en grec ou dérivée d'un modèle légendé en grec⁴².

Outre Castorius, le Ravennate cite plusieurs sources qui présentent avec la Table de Peutinger des parentés de même ordre, quoique souvent plus marquées encore que chez Castorius⁴³.

Parmi celles où les sauts de routes sont fréquents figure en bonne place un certain Livanius⁴⁴, que le Ravennate utilise pour les régions situées entre le Bosphore cimmérien et la Mésie, à l'exception de la péninsule grecque, qu'il avait néanmoins décrite, c'est-à-dire pour les régions voisines de Constantinople. La présence dans les listes empruntées à cet auteur de la douzième région de Constantinople⁴⁵, comme dans la Table de Peutinger, en fait au plus tôt un contemporain du deuxième état de la carte; on ne s'étonnera pas dans ces conditions que l'on ait proposé de reconnaître dans ce personnage le célèbre rhéteur Libanios⁴⁶, décédé en 393. Quoique aucun écrit géographique ne figure à notre connaissance dans son abondante production littéraire et que le Ravennate choisisse aussi systématiquement que possible pour les descriptions régionales des sources originaires de la région, ou supposées telles, cette identification, pour hypothétique qu'elle soit, reste néanmoins plausible, surtout si l'on sait que la limitation à une région de

40. Outre les toponymes rares et éphémères mentionnés plus haut, n. 17, on est frappé de la présence chez le Ravennate et dans la Table de Peutinger des mêmes doublets; en II.18 (p. 105, 10 sq.; 108, 17 sq.; 109, 13 sq.; 110, 3 sq.), on note la même répétition des toponymes de Pruse et d'Apamée, de *Vicum* et de *Pela*, que sur la Table (VIII.1/2), avec les mêmes variantes graphiques.

41. En II.18, cf. Ta., X.1; cf. D. French, *Roman Roads and Milestones of Asia Minor. 1. The Pilgrim's Road (British Archaeological Reports, Int. Ser., 105)*, Londres, 1981, p. 116 sq.

42. Castorius avait fait disparaître tous les toponymes théophores latins. Il a néanmoins laissé passer un théophore grec, *Hernu* (pour *Hermou*) là où la Table donne *Ad Mercurium*, ailleurs, à la descente d'un col alpin, on trouve le pseudo-toponyme *Catavolon*, visiblement issu d'une glose grecque.

43. Contre l'avis de B. Stolte, *De Cosmographie van den Anonymus Ravennas*, Amsterdam, 1949, p. 120 sq., nous ne pensons pas que ces auteurs dérivent de Castorius. En effet, plusieurs auteurs utilisés concurremment à Castorius ne témoignent d'aucun parallèle avec la Table de Peutinger, dont nous avons vu que Castorius reste généralement assez proche; il ne saurait donc être question d'affirmer que tous les auteurs de descriptions régionales cités par le Ravennate dépendent également d'une même source.

44. Les sauts de route se rencontrent particulièrement en IV.6 (183.16-184.1) et en IV.7 (187.15 sq. et 191.9-14).

45. Ra., IV.6 (182.5) : *Regium (Regio XII, Ta.)*.

46. K. Miller, *Mappæ Mundi*, VI, Stuttgart, 1898, p. 42.

l'utilisation d'un auteur ne permet pas de préjuger de l'étendue des zones qu'il décrivait réellement dans l'œuvre originale.

Des sauts de routes, mais aussi des échos de particularités graphiques de la Table tout aussi frappants se rencontrent dans les passages relatifs à l'Illyricum et à la Dalmatie, qui ont été empruntés à un certain Maximin, probablement l'un des évêques homonymes de Salone⁴⁷, soit du IV^e siècle, soit du début du VII^e siècle.

Enfin deux auteurs goths, Athanarid (ou Anarid) et Marcomir, semblent eux aussi dériver pour les mêmes raisons de l'archétype de la Table de Peutinger. Si le second reste à peu près aussi proche à tous points de vue que Maximin de celui-ci, le premier avait traduit les toponymes de la carte latine pour leur substituer les nouveaux noms gothiques; il n'en reste pas moins que malgré ces différences, plusieurs sauts de routes ne trouvent d'explication que par la seule référence aux tracés de l'original latin qui apparaissent intacts sous cette nomenclature nouvelle.

Enfin ce serait être injuste envers le Ravennate que de lui nier la consultation directe de l'archétype, où il a sans doute trouvé la source de son périple du livre V, et le principe du choix quasi-exclusif de sources conformes à la nomenclature qu'il y avait trouvée. Si tel est le cas, il faut probablement ajouter à la liste des utilisateurs de cette mappemonde Jordanès, sinon en personne, du moins par l'intermédiaire de Cassiodore qui en fut peut-être la source⁴⁸; l'historien des Goths reproduit en effet très exactement une séquence attestée à deux reprises chez le Ravennate (IV.3; 5, et V.11), qui correspond à un secteur malheureusement vierge de la Table de Peutinger, sans doute à la suite d'une mutilation de l'original utilisé par le copiste médiéval.

Hors de l'œuvre de l'Anonyme de Ravenne, plusieurs auteurs tardifs semblent avoir utilisé peu ou prou l'illustre mappemonde.

K. Miller avait jadis essayé de démontrer qu'Ammien Marcellin avait utilisé une carte de l'Empire voisine de la Table de Peutinger pour organiser ses grandes descriptions chorographiques. On est aujourd'hui beaucoup plus circonspect à l'égard des sources d'Ammien, qui semblent avoir en majorité consisté en descriptions écrites. Quelques parallèles formels frappants avec la Table de Peutinger, en particulier en Gaule, mais aussi en Afrique⁴⁹, suggèrent néanmoins que, pour marginal qu'il

47. *Ibid.*, p. 38 sq., retient comme plausible le 3^e du nom, du IV^e siècle, et le 4^e, évêque entre 594 et 620.

48. Sur le problème très délicat des sources de ce passage, cf. J. Schnetz, *Jordanis beim Geographen von Ravenna*, dans *Philologus*, 81 (1925-1926) [p. 86-100], p. 91 sq., et R. Rebuffat, *Le bouclier de Doura*, dans *Syria*, 63 (1986), p. 93 sq.

49. Cf. Miller, *op. cit.*, 1898, p. 83 sq.; on peut noter entre autres la parenté entre la description de la région de Lyon chez Ammien (XV.11.17) et dans la Table; on ne peut qu'être frappé par la proximité des formules: *Lugdunum, caput Galliarum, usque hic legas* (Ta.) et *hic locus exordium est galliarum. Exindeque non millenis passibus sed leugis itinera metiuntur* (Amm.). On pourrait encore mentionner le *Mons Feratus* de Maurétanie (Amm.,

fût parmi les sources géographiques de l'auteur, plus volontiers littéraires, l'archétype de la Table de Peutinger était connu de l'historien du IV^e siècle.

Plus sûre est la piste que nous offre Julius Honorius qui, sans doute au début du V^e siècle, rédigea un opuscule géographique largement fondé sur une carte⁵⁰; celle-ci n'était visiblement pas du même type que la Table de Peutinger⁵¹, mais on a pu remarquer qu'elle empruntait une part importante de sa nomenclature à une carte du même type, au sein de laquelle elle a principalement retenu les localités désignées par des vignettes⁵²; l'œuvre de Julius Honorius témoigne donc à l'égard de la Table de Peutinger d'une dépendance au second degré qui atteste la diffusion de ce document dans la deuxième moitié du IV^e siècle, date probable de la rédaction de la carte utilisée par Julius Honorius.

C'est probablement dans le courant du VII^e siècle qu'un éditeur crut bon d'ajouter un certain nombre de passages à cet opuscule déjà ancien et fort prisé. Si la plupart des ajouts pratiqués à cette occasion consistent en *excerpta* de l'excursus géographique de Paul Orose, il est à retenir qu'une séquence de toponymes italiens⁵³, reconnue de longue date comme emprunt à une source itinéraire, ne présente pas à proprement parler une suite cohérente de toponymes, comme peut l'être un véritable itinéraire, mais une sélection qui peut être cartographiée sans difficulté sur la Table de Peutinger; plusieurs sauts de routes y apparaissent, comme dans l'œuvre du Ravennate, qui nous incitent à penser que l'*excerptor* qui a retenu cette liste de toponymes n'a pas suivi des listes de toponymes groupés par itinéraires, mais laissé errer son doigt sur la carte en retirant ici et là quelques toponymes.

L'étude de la diffusion médiévale des cartes de la famille de la Table de Peutinger donne elle aussi l'image d'une diffusion assez vaste, en particulier dans les régions rhénanes, mais aussi sans doute à Ravenne,

XXIX.5.11). Miller, *op. cit.*, p. 80 sq., a bien souligné que les toponymes communs à la Table et à Julius Honorius se rencontraient chez Ammien plus que chez tout autre.

50. Sur le problème complexe de la tradition manuscrite de Julius Honorius, cf. P. Gautier Dalché et Cl. Nicolet, *Les « quatre sages » de Jules César et la « mesure du monde » selon Julius Honorius : réalité antique et tradition médiévale*, dans *Journal des Savants*, octobre-décembre 1987, p. 157-218.

51. Sa division quadripartite en continents et subcontinents est peu compatible avec la forme très originale de la Table de Peutinger. On suppose en général qu'il s'agissait d'une carte circulaire, ce qui semble extrêmement cohérent avec le rôle joué par les quatre océans extérieurs, tenant lieu de roses des vents, pour distinguer les quatre parties du monde. A l'extrême rigueur, on pourrait envisager une mappemonde carrée.

52. K. Miller, *op. cit.*, 1898, p. 81 sq.; pour les seuls *oppida*, sur 197 noms, 167 se lisent sur la Table de Peutinger, dont 124 sont désignés par une vignette; Miller fait d'autre part remarquer que plus de la moitié des 30 toponymes absents de la carte y ont sans doute un jour figuré, puisque, si leur nom a disparu de la nomenclature, leur image a pour sa part survécu.

53. § 19 = Riese, *Geographi Latini Minores*, Heilbronn, 1878, p. 80, n^{os} 74 sq.

où l'Anonyme disposa probablement d'une carte de ce groupe ; deux Goths, dont l'un au moins semble avoir vécu au VIII^e siècle, ont, nous l'avons vu, connu ce document ; c'est encore sur les bords du Rhin, sans plus de précision, que K. Peutinger affirme que K. Celtes avait trouvé, dans une bibliothèque, notre copie, datable des premières années du XIII^e siècle, et que le catalogue de la bibliothèque du cloître insulaire de Reichenau mentionne au début du IX^e siècle une carte sur deux rouleaux de parchemin qui ne semble pas être l'original de la Table de Peutinger⁵⁴, mais qui ne peut ne pas avoir été un document de la même famille, tout comme la carte de Colmar réalisée en 1265 par le moine dominicain Konrad sur douze peaux de parchemin⁵⁵ à partir d'un original ancien qui ne pouvait être le même que celui de la Table de Peutinger, déjà réduit à onze segments au début du XIII^e siècle, mais dont il est difficile de croire, là encore, qu'il ne fût dérivé du même archétype. Si l'on fait le compte de tous ces documents, originaux compris, on parvient pour le Moyen Age à un chiffre assez respectable, tout particulièrement pour le haut Moyen Age. Or, à en juger par l'état de notre documentation, il ne s'agit pas d'une simple parenté typologique aussi vague que celle qui peut unir entre elles les grandes mappemondes médiévales, aux tracés généraux très voisins, mais à la nomenclature très variable, mais bien d'une unité profonde liée à la dépendance commune des copies à l'égard d'un même archétype.

La diffusion de la carte tant dans le temps que dans l'espace est incontestable ; il est toutefois frappant qu'aucune trace d'un document comparable ne se manifeste avant le milieu du IV^e siècle, alors que les documents antiques et médiévaux postérieurs à cette date attestent son énorme succès à partir de cette période. Sans doute doit-on voir là la preuve la plus évidente du caractère tardif de la rédaction d'un document dont la diffusion fut fondée sur des copies du deuxième état de la carte si étroitement voisines les unes des autres, et par voie de conséquence si contraires aux usages de la cartographie ancienne, plus habituée à corriger qu'à copier strictement ses modèles, que l'on est tenté d'y voir une entreprise impériale.

Il nous faudra malheureusement remettre à d'autres développements notre réflexion, sur ce dernier point qui ne saurait être traité indépendamment du problème de l'utilisation possible et escomptée par ses auteurs, de cette carte. En dernière analyse, la Table de Peutinger, qui offre la plus grande nomenclature qu'une carte manuscrite ait jamais

54. *Mappa Mundi in rotulis II* ; cf. H. Lieb, *Zur Herkunft der Tabula peutingeriana, die Abtei Reichenau*, Sigmaringen, 1970, p. 31 sq. Cet auteur a bien montré qu'à la parenté du support — qui suppose une parenté typologique — s'ajoute le fait que l'appellation *Silva Marciana* utilisée par la Table pour désigner la Forêt Noire n'était plus usitée à cette époque qu'à Reichenau.

55. *Anno 1265 mappam descripsi in pelles duodecim pergamenæ* (Urstisius, *Germaniæ historicæ illustr.*, I, 1, Francfort, 1585, p. 8) ; cf. K. Miller, *Itineraria Romana, op. cit.*, p. XIII sq.

livrée, supérieure de plus de deux fois aux plus importantes nomenclatures des mappemondes médiévales monumentales, apparaît bien conforme à un défi très alexandrin de l'esthétique du Bas-Empire : inscrire dans le plus petit espace le plus grand contenu ; les mappemondes, sous la plume des auteurs tardifs et, pour la première fois sous celle de Florus⁵⁶, étaient à la terre ce que les abrégiateurs étaient à l'immense Tite-Live : la synthèse la plus parfaite du grand Tout ; leur succès très marqué au Bas-Empire dut sans doute beaucoup à cette mode : l'heure des œuvres géographiques-fleuves de l'époque hellénistique et du Haut-Empire était révolue et place était désormais aux synthèses cartographiques, si contestables fussent-elles scientifiquement. Dans ce combat des genres, la Table de Peutinger, le plus petit des livres par son format, la plus exhaustive des cartes du monde par sa structure, pouvait être légitimement considérée par son auteur comme une réussite inégalable.

M. Noël DUVAL, président, rappelle que la fontaine de Kastalie est encore représentée sur une mosaïque de Kasr el Lebia.

M. André CHASTAGNOL, m. r., insiste sur la difficulté et la complexité du sujet ; il demande si l'on trouve trace de contacts entre la *Tabula* et l'*Expositio totius mundi*, que S. Mazzarino lui paraît avoir raison de confondre avec la source que le Ravennate appelle Lollianus et Mavortius, les deux consuls de 355 ; cela prouverait que l'*Expositio* date de l'année 355, celle-ci devenant de la sorte une source certaine du Ravennate.

M. ARNAUD répond que les points de confrontation sont rares entre les deux textes.

M. Robert-Henri BAUTIER, m. r., demande d'une part quels étaient le nombre et la taille des peaux constituant la Table et, d'autre part, comment elles étaient assemblées. La mappemonde d'Isdorf comporte seize peaux (mais cela est exceptionnel) qui forment un quadrilatère. Généralement le nombre des peaux ne dépassait pas douze et leur longueur maximum ne dépassait guère 70 centimètres.

M. ARNAUD répond que la Table de Peutinger, telle qu'elle se présente aujourd'hui, est constituée de onze peaux et que sa longueur totale est de 7^m40 mais qu'il lui manque à peu près l'équivalent d'une peau.

M. Jehan DESANGES, a. c. n., après avoir souligné l'intérêt de cette communication, qui remet en cause bien des idées reçues, souligne la complexité des rapports entre Castorius, tel que nous le saisissons à travers le Ravennate, et la *Table de Peutinger*. D'une part Castorius s'intéresse à des régions exclues de la *Table*, comme par exemple l'*Arabia Maior* (II, 7), une rubrique qui, en réalité, englobe à la fois la rive arabe et la rive africaine de la mer Rouge. D'autre part, même quand Castorius énonce des toponymes dans le cadre de la province d'Afrique, bien rempli par les données de la *Table*, il arrive

56. Florus, *Epit.*, *Praef.*, 3 ; plusieurs textes tardifs nous présentent la mappemonde comme une « somme du monde », une *summa mundi*. Cf. par exemple Riese, *Geogr. Lat. Min.*, p. 19 sq. = *Anth. Lat.*, 724 Riese, v. 1 : *Hoc opus egregium, quo summa mundi tenetur, / aequora quo, montes, fluvii, portus, freta et urbes, signantur...* ; Ausone, *Grat. Act.*, 2.9.

qu'il énumère de petites séquences qu'on ne trouve pas dans la *Table*, cf. entre autres : *Murine... Mandatemule* (Rav., III, 5, éd. M. Pinder et G. Parthet, p. 115). Il est prudent d'affirmer simplement que Castorius a utilisé un document apparenté à celui qui est à la base de la *Table de Peutinger*. Par ailleurs, il est remarquable que la *Table de Peutinger*, tout comme l'*Itinéraire Antonin* (et cet accord doit être pris en considération) ne mentionne le statut de nombre de cités que dans le cadre des provinces d'Afrique. On s'accorde à alléguer, pour justifier ce fait, le très vif sentiment d'émulation municipale qui a subsisté chez les Africains, au-delà même de la Constitution de Caracalla. Mais dès lors il faut penser que la documentation qui concerne l'Afrique provenait des Africains eux-mêmes.

M. ARNAUD répond que le copiste médiéval travaillait sur un modèle certainement très endommagé qui était lui-même la troisième ou quatrième copie de l'original et que Castorius sélectionnait et complétait lui-même l'information.

M. Jacques-Paul BURIN, a. c. n., demande ce que l'on sait du mode de consultation de ces cartes et de leur affichage.

Séance du 23 novembre

Le président ouvre la séance en annonçant le décès de M. Pierre Quoniam, a. c. n.

M. Philippe CONTAMINE, m. r., présente ensuite une communication intitulée : *Les pairs de France au sacre des rois (XV^e siècle). Nature et portée d'un programme iconographique.*

I

Dans un terrier de l'Hôtel-Dieu de Saint-Riquier, établi vers 1476, a été transcrite, apparemment à la même époque, une pièce de vers composée de treize douzains intitulée « Les XII pers de Franche »¹. La première strophe donne la parole au roi de France agenouillé devant l'archevêque de Reims, lequel tient la Sainte ampoule. Le roi remercie Dieu de la grâce qu'il lui a faite et annonce le « service » que va lui rendre chacun des douze pairs. Au cours des douze strophes suivantes, successivement l'un des pairs prend la parole :

- l'archevêque de Reims, dont c'est le droit de sacrer et de couronner « le tres crestien roi de Franche » ;
- l'évêque de Laon, qui porte la Sainte ampoule ;
- l'évêque de Châlons, qui porte « par devant le roy son signet » ;
- l'évêque de Beauvais, qui porte la « cotte d'armes » ;
- l'évêque de Langres, qui porte le sceptre du roi ;
- le duc de Guyenne, qui porte la « baniere seconde » ;

1. A. Ledieu, *Pièce de vers du XV^e siècle sur le sacre du roi à Reims*, dans *Bulletin philologique et historique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, 1901, p. 408-413, d'après Bibl. mun. Abbeville, ms. 161, fol. 79^{vo} et suiv.